



ISSN 2260-1651

ISSN en ligne 2260-4987

Une lecture écocritique du roman *Le Règne du vivant* d'Alice Ferney

Mohamed El Assal

Université Ibn Tofaïl, Kénitra, Maroc

mohamedelassal2005@yahoo.fr

<https://orcid.org/0000-0002-7617-2912>

Reçu le 15-03-2021 / Évalué le 12-05-2021/ Accepté le 23-08-2021

Résumé

Le Règne du vivant d'Alice Ferney est un plaidoyer écologique et un cri de révolte et de dénonciation contre la pêche illicite et le braconnage en haute mer, inspiré de l'action du militant écologiste Paul Watson. La présente contribution met en évidence l'imaginaire écologique dans ce « roman-documentaire engagé » qui porte une réflexion sur le déclin et la dégradation de la biodiversité marine. Une lecture écocritique de ce texte va nous permettre de voir comment la question du monde naturel est abordée dans la fiction et comment la dégradation de notre environnement nous responsabilise pour la préservation de notre planète. L'approche choisie constitue une perspective méthodologique pour étudier et analyser les choix éthiques, esthétiques et émotionnels adoptés par l'auteure pour étaler un imaginaire écologique. Nous allons donc montrer comment *Le Règne du vivant* lève le voile sur certaines pratiques nettement abusives en portant une réflexion sur la menace de la biodiversité marine et les enjeux de la disparition des grands mammifères marins. Nous allons également expliquer les implications formelles de l'auteure en vue de décrire d'une façon percutante la menace que subit le monde marin et les risques que de braves militants prennent pour essayer d'arrêter le carnage et d'empêcher la tuerie des espèces marines.

Mots-clés : Alice Ferney, écocritique, engagement, imaginaire écologique, *Le Règne du vivant*

Una lectura ecocrítica de la novela *Le Règne du vivant* de Alice Ferney

Resumen

Le Règne du vivant de Alice Ferney, es un alegato ecologista y un grito de rebeldía y denuncia contra la pesca ilegal y la caza furtiva en alta mar, inspirado en el trabajo del activista medioambiental Paul Watson. La presente contribución pone de relieve el imaginario ecológico en esta «novela documental comprometida» que reflexiona sobre el declive y la degradación de la biodiversidad marina. Una lectura ecocrítica de este texto nos permitirá ver cómo se aborda la cuestión del mundo natural en la ficción y cómo la degradación de nuestro entorno nos hace responsables de la preservación de nuestro planeta. El enfoque elegido constituye una perspectiva metodológica para estudiar y analizar las opciones éticas, estéticas

y emocionales adoptadas por el autor para difundir un imaginario ecológico. Por ello, mostraremos cómo *Le Règne du vivant* levanta el velo sobre ciertas prácticas claramente abusivas, reflexionando sobre la amenaza a la biodiversidad marina y lo que está en juego con la desaparición de los grandes mamíferos marinos. También explicaremos las implicaciones formales del autor para describir de forma contundente la amenaza que se cierne sobre el mundo marino y los riesgos que corren los valientes activistas para intentar detener la carnicería y evitar la muerte de las especies marinas.

Palabras clave: Alice Ferney, ecocrítica, compromiso, imaginación ecológica, *Le Règne du vivant*

An ecocritical reading of the novel *Le Règne du vivant* by Alice Ferney

Abstract

Alice Ferney's *Reign of the Living* is an ecological plea and a cry of revolt and denunciation against illegal fishing and poaching on the high seas, inspired by the work of environmental activist Paul Watson. The present contribution highlights the ecological imagination in this "committed documentary novel" which reflects on the decline and degradation of marine biodiversity. An ecocritical reading of this text will allow us to see how the question of the natural world is addressed in the fiction and how the degradation of our environment makes us responsible for the preservation of our planet. The chosen approach constitutes a methodological perspective to study and analyse the ethical, aesthetic and emotional choices adopted by the author to display an ecological imaginary. We will therefore show how *Le Règne du vivant* lifts the veil on certain clearly abusive practices by reflecting on the threat to marine biodiversity and the stakes of the disappearance of large marine mammals. We will also explain the author's formal implications in order to describe in a powerful way the threat to the marine world and the risks that brave activists are taking to try to stop the carnage and prevent the killing of marine species.

Keywords : Alice Ferney, ecocriticism, engagement, ecological imagination, *Le Règne du vivant*

Introduction

L'écrivaine Alice Ferney fait partie de ce groupe d'écrivains qui tentent d'évoquer les méfaits du progrès et de l'industrialisation sur la nature. Elle élucide cette réalité dans son roman *Le règne du vivant* en donnant l'exemple d'un militant écologiste qui se sacrifie pour la lutte contre la chasse aux baleines dans les eaux internationales. C'est une manière de rendre hommage à Paul Watson, une figure de proue dans le militantisme écologique mondial. Il est important de signaler ce changement de paradigme qui exige une nouvelle vision de la nature et de ne plus la voir sous l'angle de l'utilité. La vocation que cette littérature contemporaine

peut donner à sa mission de réinvention de la nature en élevant sa voix contre les iniquités, marque un tournant grandiose dans la perception de la nature et des différents fléaux écologiques. Cet intérêt grandissant pour la littérature écologique enrichit le monde académique par la mise en fiction des problèmes environnementaux comme la pollution, la disparition des espèces, le dérèglement ou la modification dans le fonctionnement des écosystèmes, le réchauffement climatique, la menace nucléaire ...

Il s'est développé ainsi une approche écocritique ou éco-poétique qui s'intéresse à la littérature environnementale en exhibant les différents thèmes/problèmes de l'environnement avec des styles d'écriture propres à cette discipline qui marque un tournant dans la littérature de ces dernières décennies. De nouvelles vues et de nouvelles perceptions caractérisent l'écriture de ces romanciers de la littérature écologique qui optent pour des enjeux environnementaux dans l'objectif de faire changer les habitudes et les attitudes envers la nature en véhiculant des signes capables d'élever et d'éveiller les consciences. L'écriture environnementale, dans l'approche écocritique anglo-saxonne qui loue la nature sauvage, prend en charge les aspects éthiques et thématiques pour appréhender les problématiques écologiques. La littérature française reste liée aux critères essentiellement esthétiques. Ainsi, pour évoquer les questions de l'écologie, une perspective dite éco-poétique émerge dans l'univers de la critique littéraire française en se focalisant sur la littérature dans sa relation avec l'environnement. Elle permet d'approcher les textes de fiction en questionnant les aspects formels et les formes poétiques de ces textes. L'écocritique anglo-saxonne met l'accent sur l'engagement et le militantisme. Par contre l'approche éco-poétique s'interroge sur les aspects stylistiques du texte littéraire. Donc il est primordial pour nous de s'intéresser aux enjeux éthiques dans la littérature écologique tout comme les aspects esthétiques et les formes d'écritures que les auteurs utilisent pour décrire la nature et ses problèmes. Ces auteurs d'« éco-fiction » se servent des figures de rhétorique et des procédés stylistiques comme la métaphore, la personnification ou l'anthropomorphisme pour aborder la thématique de l'environnement et assurer l'adhésion du lecteur en lui prodiguant des exutoires et des thèses pour une prise de conscience du rapport de l'homme avec son environnement. Les auteurs des fictions écologiques choisissent leurs styles d'écriture et leurs images dans un décor imaginaire pour élucider un phénomène écologique particulier. L'approche choisie permet ainsi d'étudier et d'analyser les choix éthiques et esthétiques de ces auteurs pour déterminer leur vocation d'écriture et leurs choix idéologiques.

Alice Ferney publie en 2016 [2014], aux éditions Actes Sud, *Le Règne du vivant*, un roman inspiré de l'action du militant écologiste et antisépéciste canadien

Paul Watson, personnage réel et véritable défenseur des océans qui a fondé la *Sea Shepherd Conservation Society*, pour protéger les baleines et lutter contre le braconnage et la pêche illégale en zone protégée. Alice Ferney nous pousse à repenser notre usage et notre perception du monde naturel en insistant sur le degré d'implication de l'homme dans la crise écologique et en posant les questions qui dérangent. La présente contribution tente d'étudier comment *Le Règne du vivant* lève le voile sur certaines pratiques nettement abusives en portant une réflexion sur la menace de la biodiversité marine et le risque imminent de disparition des grands mammifères marins. Elle cherche également à dégager les implications formelles de l'auteure à décrire d'une façon percutante la menace que subit le monde marin et les risques que de braves militants prennent pour essayer d'arrêter le carnage et d'empêcher la tuerie des espèces marines. L'écrivaine plaide pour l'extrême urgence de nous aviser de la fragilité des écosystèmes et de pillage des réserves naturelles pour promouvoir une prise de conscience environnementale et une responsabilité de conservation et de préservation de la nature, quand elle essaye de nous révéler, en utilisant des points de vue différents, les conflits qui dans l'ordre social, politique et culturel entraînent des relations inadéquates entre l'homme et son environnement naturel. *Paul Watson est un héros moderne, j'ai eu envie d'en faire un personnage de roman et ainsi de lui rendre hommage.* (Ferney, 2014). Dans ce livre, Paul Watson devient Magnus Wallace qui défend les baleines en mettant en jeu sa liberté et sa vie.

1. Le Règne du vivant : un plaidoyer écologique et un cri de révolte

La thèse centrale de l'ouvrage d'Alice Ferney se résume comme suit : Gérald Asmussen, un journaliste norvégien, s'embarque sur le navire l'*Arrowhead* en compagnie de militants qui s'opposent à la pêche illicite et le braconnage en haute mer. Ils sont conduits par Magnus Wallace, héros charismatique, qui mène cette lutte avec des moyens dérisoires mais avec un véritable sens de communication et de plaidoirie en faveur de la protection des richesses marines. « Wallace me sembla même un maître dans l'art moderne qui consiste à se forger une image, à montrer au monde ce à quoi l'on s'occupe, à exister dans le grand débat médiatique : à communiquer ». (Ferney, 2016 : 25).

L'auteure, à travers cette fiction écologique, prétend rendre hommage à des militants écologistes qui par leurs actions et leur mobilisation ont créé la polémique. Elle essaye de leur donner raison par la valorisation de leur bataille contre la surexploitation des richesses du monde marin. *L'écologie* a déjà pénétré les esprits. Le respect de la nature grandit. Il faut qu'il croisse encore. Les gens sont prêts à savoir et à se mobiliser. (Ferney, 2016 : 114) Dans des propos recueillis par Chloé

Thibaud en novembre 2014, Alice Ferney affirme qu'il y a eu deux sources qui lui ont donné l'envie de parler d'écologie :

D'abord un intérêt pour les relations entre l'animalité et l'humanité, qui date de l'écriture de mon roman Dans la guerre en 2002. La lecture que j'ai faite à cette époque des travaux d'Elisabeth de Fontenay m'a durablement marquée, et comme liée au monde animal. Dans ces années, de grands films sur la Terre m'ont touchée, comme « Océans », « Home », ou « Un jour sur terre ».

Et puis surtout j'ai découvert l'action de Paul Watson, le créateur de la « Sea Shepherd Conservation Society ». Je le crois en sa manière de faire : compte tenu de la corruption et de l'apathie politiques, je pense comme lui que la seule intervention actuellement utile est l'action directe. (Ferney, 2014).

L'ouvrage colle à la réalité et traite d'un sujet inquiétant et d'extrême urgence où les images de l'horreur battent leur plein au cœur des océans et la barbarie dans toute son obscénité émerge avec le massacre de la faune marine. Un cri de révolte et de dénonciation contre le massacre de la vie et de la beauté, contre les pillages organisés et la surexploitation des richesses naturelles. Magnus Wallace est le personnage principal du roman. C'est un homme singulier et fervent défenseur des mers et de la faune marine. Il lutte d'une façon passionnée et obstinée contre la cupidité, la surpêche et le braconnage dans les eaux internationales. Son sang est mélangé à celui des baleines. « Les méthodes expéditives et controversées de Gaïa étaient la seule solution contre l'apathie et l'avidité conjuguées ». (Ferney, 2016 : 52). Il se bat au quotidien *pour une cause qui nous dépasse* (Ferney, 2016 : 37) en mettant en jeu sa liberté et sa vie : « Je me bats pour les enfants des enfants de mes enfants. Si les océans meurent, ils mourront tous ! » (Ferney, 2016 : 37).

Face à l'engouement des humains pour les richesses marines et la destruction que subit la biodiversité en mer, *Le Règne du vivant* questionne notre devenir et notre vie sur la Terre tout en rendant hommage à ceux qui luttent sans relâche au péril de leur vie, contre la boucherie et le cynisme, pour la préservation de la vie en mer. Wallace, a fondé Gaïa dans l'objectif de mener des actions spectaculaires et efficaces pour attirer l'attention des médias sur la réalité de la destruction de la faune marine. Ces médias qui vont de leur côté véhiculer des messages au grand public sur cet écocide disproportionné et incommensurable. Il se concentre sur la lutte concrète en dénonçant la passivité de la société mercantile :

J'ai fondé Gaïa dans le but précis de passer à l'action radicale, menaçante si nécessaire, en un mot efficace. Les médias ne s'intéressent qu'aux actions spectaculaires, eh bien qu'à cela ne tienne, je leur en donne, parce que je veux toute leur attention ! (Ferney, 2016 : 36-37).

Le narrateur est un journaliste nommé Gérald Asmussen que Wallace accepte d'embarquer avec son équipe de bénévoles à la condition qu'il s'engage à photographier toute la cruauté et la barbarie des hommes qui s'opèrent en haute mer vis-à-vis des grands animaux marins par des trafiquants et des chasseurs sanguinaires et sans scrupule. Le journaliste est sidéré par cette atmosphère de désolation et de dévastation. Il prône une éthique de valorisation et une politique de protection à l'égard de ces êtres vivants inoffensifs et fragiles :

J'ai vu mourir noyées dans leur sang des baleines qui criaient comme des femmes. On nous disait qu'elles n'avaient ni âme ni langage. Leur conscience d'elles-mêmes traversait l'onde et vrillait mes oreilles. Ces proies inoffensives et tendres, je ne doutais pas qu'elles eussent une intériorité. Je connus leur valeur et leur fragilité. Nous leur devons une protection. (Ferney, 2016 :12).

Pour le narrateur *L'énergie du combat ne doit pas s'éteindre.* (Ferney, 2016 :13) Son cœur regorge d'émotions et de tristesse et sa mémoire est tiraillée par toutes ces scènes immondes. Son objectif est de mettre ces images filmées sous forme de mots et de phrases pour insister sur chaque détail, sur chaque fait qui élucide la cruauté, la cupidité et l'arrogance humaine. Il estime que l'« adaptation narrative » des images filmiques s'avère nécessaire pour dénoncer ces prédateurs et leurs actes ignobles et dénicher toutes les facettes cachées de ce commerce florissant et rentable :

J'ai conservé tant de tristesse. Ma mémoire obstinée est émue. Je pense à ce qui s'est passé. Qu'y a-t-il de différent à l'écrire ? Je serai dans mes phrases, je choisirai chaque mot, tandis que les films ne capturent que le fait visible et le présent. Je remonterai le cours des choses, je révélerai les corruptions, les infamies. J'éclairerai la prédation du monde ; l'arrogance et la cruauté des hommes, leur insatiable cupidité. La mer est trop magnanime. (Ferney, 2016 :13).

Dans ce livre, le journaliste suit le parcours de l'auteure : *il est admiratif, il se documente...* (Ferney, 2014). C'était une expérience pour elle et *une nouvelle manière d'écrire* (Ferney, 2014) Il s'avère, selon l'auteure que le personnage principal n'est pas Gérald Asmussen, le journaliste mais Magnus Wallace, le militant écologiste. « Terroriste », « écofasciste », « malthusien » pour les uns, « héros » pour les autres, « Wallace était le justicier inamovible et gênant que l'on discréditait. Il était le fauteur de troubles qui tombait comme un aérolithe dans un combat codifié dont il fracassait les règles- ou les politesses - pour ne garder que les objectifs. » (Ferney, 2016 :15).

Selon plusieurs études scientifiques, si les espèces disparaissent, les écosystèmes se dérèglent et leur fonctionnement se perturbe, et cela peut avoir des conséquences fâcheuses sur l'humanité. La diversité des formes de vie assure l'équilibre et le fonctionnement des écosystèmes terrestres. La perte de cette diversité biologique pourrait nuire à notre alimentation, à notre santé, à notre qualité de l'air et de l'eau, à notre reproduction, ... Actuellement, notre biodiversité est victime d'une crise d'extinction majeure et sans précédent. Cela peut être consécutif à un manque de conscience et à une crise morale pour l'humanité qui subit les conséquences d'un développement effréné et irresponsable.

La nature est dénaturée, privée de son pouvoir « ensorcelant » : nous sommes, en quelque sorte, les responsables d'un processus de désenchantement du monde qui a lieu à l'intérieur d'un univers artificiel bâti par l'humain de plus en plus séparé du monde naturel. (Biancofiore, 2011).

La dégradation de la nature et la disparition des espèces deviennent de plus en plus inquiétantes et atteignent des proportions démesurées, d'où l'émergence de mouvements écologiques et de théories éthiques qui portent leurs visions et leurs jugements sur cette problématique universelle tout en avançant les arguments nécessaires à la protection de la nature et la conservation de la biodiversité. L'accélération de l'extinction des espèces et les dégâts causés à la biodiversité ont attisé la prise de conscience environnementale par l'homme et sa sensibilisation et a favorisé l'émergence des mouvements de préservation et de conservation de la nature à travers le monde dans le but de changer les comportements et les attitudes et favoriser la responsabilité, la prudence et la solidarité. La biodiversité est menacée et la disparition des espèces est imminente. Le temps presse. Il faut réagir dans l'immédiat et dans l'urgence. C'est ce qui ressort de cette affirmation proférée par Wallace lors d'une conférence :

Quatre cents zones marines sont déclarées mortes. Les grands prédateurs disparaissent. Nous léguons à nos enfants un océan où des modèles réduits n'ont pas le temps de grandir. Les espèces protégées ne le sont qu'en théorie. La pêche pirate est gigantesque et profitable que l'extinction est une affaire de quelques années. [...]. L'infini ou l'inépuisable sont des idées fausses qu'il faut de toute urgence nous ôter de la tête.

[...]. Mon objectif n'est pas de déplorer ou de manifester mais de vaincre. Je ne proteste pas, j'interromps le pillage. Je mets en jeu ma liberté et ma vie. [...]. Alors je mène la vie que je veux, c'est ma façon de me préparer à la mort : je me bats. (Ferney, 2016 : 37).

Le capitaine Wallace est le type de « l'activiste biocentrique » qui pense que les autres espèces ne sont pas inférieures à la nôtre et que l'homme n'est qu'un simple composant du monde naturel, sans privilège moral sur les autres êtres vivants. Le livre le présente comme un homme d'action, de conviction et un activiste déterminé et fondateur de l'organisation «Gaïa» pour la préservation de la vie marine : « La pensée de l'action s'affûte. Le concept de "biocentrisme" est défini. Je suis un activiste biocentrique, je pense que les autres espèces ne sont pas inférieures à la nôtre, répète Magnus à la une des médias » (Ferney, 2016 :123).

Wallace défend la vie sous toutes ses formes et accorde une importance à tout le règne du vivant où chaque forme de vie sollicite respect et considération :

Je m'intéresse, sous toutes ses formes, à la vie universelle, dont je ne suis qu'un moment et une occurrence, comme n'importe quel individu de n'importe quelle espèce. Je protège son expansivité magnifique et je combats tous ceux qui lui opposent la mort. Je ne méprise aucun règne. L'animal, le végétal, le minéral, le stellaire mère, me sont proches. J'ai protégé les forêts, les pôles, l'atmosphère, les castors, les phoques, les dauphins, les éléphants, les loups... J'ai défendu toutes les causes animales. Je me consacre désormais aux océans (Ferney, 2016 :32).

Pour Catherine Larrère *Le biocentrisme pratique une extension plus vaste, puisqu'il étend à tous les êtres vivants (plantes et micro-organismes compris) la considération morale* (Larrère, 1997 : 37). Les tenants du biocentrisme s'intéressent à étendre la valeur morale à toutes les formes de vie et assurent que la conception anthropocentrique qui représente l'environnement comme une ressource inépuisable à exploiter sans réserve provoque des dégâts et des détériorations inestimables et des effets néfastes sur notre environnement et occasionne ainsi des répercussions préjudiciables sur les humains et sur les autres êtres vivants. Lors d'une conférence de presse, Wallace développe un discours direct et sans équivoque. Sa vision biocentrique et sa vénération portée à la vie sous toutes ses formes prédominent. Il rejette ainsi la vision anthropocentrique qui place l'Homme au centre de l'univers instaurant la satisfaction des besoins humains comme une finalité (anthropocentrisme) et donne le statut de « ressources » aux autres êtres vivants :

Je refuse de me placer du côté de l'humanité dans cette guerre contre la nature. L'homme n'est plus le maître d'un dispositif naturel inextinguible. Nous savons que la nature est vulnérable. Les végétaux ou les animaux ne sont pas des objets subordonnés à nos décrets. Notre exploitation de la planète n'a pas fait ses preuves, j'agis en conséquence. D'un point de vue écologique, nous en

sommes encore à ces époques où l'humanité croyait que la Terre était le centre de l'univers. Ce comportement nous mène à la catastrophe. Je suggère donc de le changer. Le biocentrisme est cette révolution : il est l'extension à tous les habitants de la planète de la Déclaration universelle des droits de l'homme et du citoyen (Ferney, 2016 :152).

Toutefois, dans cette vision biocentrique, les animaux doivent être reconnus comme des membres à part entière de la communauté morale. La sensibilité, commune aux humains et aux animaux, ne fonderait-elle pas un devoir moral envers eux tous ? Un devoir moral qui se soucie des conséquences de nos actions sur les êtres sensibles. Respecter un être sensible, c'est respecter la valeur de sa vie individuelle. Le respect à l'égard des êtres vivants doit être intégré à une responsabilité élargie envers la nature. Les tenants de cette conception éthique assurent qu'il est de notre devoir d'interroger de manière globale notre rapport à la nature et de ne plus la percevoir sous l'angle de l'utilité. Ils réclament que la vie dans sa globalité soit une valeur à respecter et qui engage une responsabilité à la fois morale, esthétique et politique. Catherine Larrère évoque les idées de l'Australien Richard Routley et l'Américain Holmes Rolston qui ont attiré, dans deux articles au début des années 1970, l'attention sur l'instauration d'une nouvelle éthique écologique ou environnementale : « Ils reprochent aux attitudes morales traditionnelles (occidentales plus particulièrement) de n'attribuer qu'une valeur instrumentale aux entités naturelles, de n'envisager la nature que comme un vaste réservoir de ressources pour les activités humaines » (Larrère, 1997 : 18).

Albert Schweitzer, ce précurseur de l'action humanitaire, de l'écologie et de l'antispécisme, élucide la vocation du bien et du mal en assurant que :

Le bien, c'est de maintenir et de favoriser la vie ; le mal, c'est de détruire la vie et de l'entraver. Tous les êtres vivants ont la volonté de vivre, et tous les êtres vivants ayant la volonté de vivre sont sacrés, reliés entre eux et de valeur égale. Nous avons donc l'impératif éthique de respecter et d'aider toutes les formes de vie. (Cité dans Yang, 2007 : 32).

Wallace mène son combat pour la conservation de la biodiversité et pour la défense des êtres vivants en s'inspirant de l'éthique d'Aldo Leopold, forestier, écologue et écologiste américain, fervent défenseur de l'environnement et des espaces naturels. Il détient également une force probante pour défendre ses convictions : « Nous nous occupons des choses qui n'appartiennent à personne et dont tout le monde peut abuser. Une action qui cherche à préserver la beauté et l'intégrité de la communauté globale est forcément juste » (Ferney, 2016 :121).

Aldo Leopold (1887-1948) est l'un des pionniers de la pensée écologiste américaine. Il a écrit à la fin de sa vie un livre de très grand succès, publié à titre posthume en 1949. Il s'agit de l'*Almanach d'un Comté des Sables (A Sand County Almanac)*. Leopold y décrit sa vie dans la nature, ce qu'il rencontre, ce qu'il voit. Dans ce livre, il définit son « éthique de la Terre », comme étant une extension des frontières de la communauté morale au sol, à l'eau, aux plantes et aux animaux : « Une chose est juste lorsqu'elle tend à préserver l'intégrité, la stabilité et la beauté de la communauté biotique. Elle est injuste lorsqu'elle tend à l'inverse » (Cité dans Larrère, 2010 : 408).

Pourtant cette vision biocentrique est souvent considérée comme une représentation anti-humaniste par ses détracteurs, comme l'explicitent Patrick Guérin et Marie Romanens :

La vision biocentrique est souvent critiquée pour son abolition de toute hiérarchie entre les êtres vivants, voire même pour ce qu'elle recèlerait d'anti-humanisme puisqu'elle refuse à homo sapiens toute place spécifique. D'une manière caricaturale, si tout être vivant a droit au respect, il n'y aurait pas de raison de choisir le camp des humains quand ils se trouvent en butte avec d'autres espèces menaçantes ou concurrentes. Les hommes étant considérés comme des agents de destruction de la nature, la tendance, pour quelques tenants du biocentrisme, serait même de ne leur accorder plus guère de crédit ! (Guérin et Romanens, mars 2015).

En effet, dans notre récit, Magnus Wallace, ce partisan du biocentrisme, est vivement critiqué par ses détracteurs qui voient dans ses méthodes un extrémisme, une brutalité et une agressivité contre le genre humain. On le qualifie d'être *un extrémiste dangereux, une nouvelle race de terroristes. Un criminel en puissance ! Il agit comme un pirate. Plusieurs pays ne veulent plus entendre parler de lui.* (Ferney, 2016 : 23) Pourtant notre militant écologiste a choisi sa voie/voix et ses idéaux pour défendre ses convictions qui ne plaisent pas nécessairement aux courants adverses et aux idéologies écologistes qui rejettent la violence. Les détracteurs de Wallace se manifestent de manière incisive et acerbe :

Le recours à la violence est une erreur autant morale que tactique. L'extrémisme est contre-productif. Wallace construit une image imbécile du militant écologiste. On le tient désormais pour obtus, brutal, ennemi du genre humain. [...]. Wallace est le contraire d'un esprit diplomate. Il n'est même pas manipulateur ! Il indispose ses interlocuteurs. Il les agresse (Ferney, 2016 : 18).

La situation de notre planète semble alarmante. En effet, la destruction de la nature se fait à un rythme effréné et angoissant par la surconsommation et la

surexploitation de nos ressources naturelles limitées, par l'homme, son irresponsabilité et son inconscience. L'être humain est en train d'épuiser ce que la nature lui offre. Face à cette emprise croissante de l'homme sur l'environnement, les tenants de la mouvance écologique mettent l'accent sur la nécessité d'agir en toute urgence en éveillant et en élevant les consciences.

2. Imaginaire littéraire, engagement et éveil des consciences

Le roman d'Alice Ferney célèbre la beauté du monde marin avec des images poétiques saisissantes, il ne manque pas d'évoquer en filigrane le concept de responsabilité tel qu'il a été décrit par Hans Jonas, à savoir la responsabilité des humains dans la préservation de l'intégrité de la nature pour le présent et pour les générations futures. Ainsi, la question du respect de la vie est une question d'intérêt général. Elle concerne l'ensemble de l'humanité actuelle et à venir :

Hans Jonas fait valoir que c'est parce que l'homme dispose aujourd'hui d'un pouvoir nouveau sur son environnement dont la portée s'étend très au-delà de la proximité spatiotemporelle, que la nature de sa responsabilité, non seulement à l'endroit des êtres humains mais encore à l'endroit de l'ensemble de la biosphère avec toute la variété de ses espèces, se pose en des termes eux aussi renouvelés (Afeissa, 2014 : 108).

Pour Magnus Wallace, les générations futures peuvent nous juger sur nos manières de traiter la nature, sur notre degré d'implication pour résoudre nos problèmes environnementaux et sur le degré de dénonciation des abus contre les autres êtres vivants. Il est tranchant à ce sujet : « Si vous ne dénoncez pas un problème que vous voyez, vous devenez partie prenante de ce problème. [...]. Le seul jugement qui compte est celui des générations à venir. C'est envers elles que je me sens une responsabilité » (Ferney, 2016 : 38).

L'écriture dans ce roman est précise et d'une sensibilité non négligeable qui nous révèle d'une façon surprenante et admirable d'un côté la beauté souveraine des océans, de la nature et de l'autre côté la cupidité, l'atrocité et la brutalité des hommes. Ce livre est un hommage à la vie sous toutes ses formes. L'auteure y décrit d'une façon percutante la menace que subit le monde marin et les risques que de braves militants prennent pour essayer d'arrêter le carnage et d'empêcher le massacre. Alain Romestaing, Pierre Schoentjes et Anne Simon énoncent qu' « Avec la montée d'une conscience environnementale, il n'est plus question aujourd'hui, du point de vue littéraire, de réduire la nature à un décor statique, à un miroir de la psychologie ou à un espace symbolique » (Romestaing, Schoentjes et Simon, 2015).

Alice Ferney a dû travailler pendant deux ans pour écrire ce « roman-documentaire engagé » qui nous confronte à une réalité funeste, celle de la précarité et du déséquilibre du monde marin. Un livre qui met en mots des images accablantes du pillage des océans. Pour elle « Être littéraire, c'est se demander tout ce qu'on peut faire avec des mots » (Ferney, 2014). Le narrateur Gérard Asmussen est un *narrateur témoin de l'action* (Ferney, 2014) qui dévoile dans le récit ce que l'auteure exige de lui : « Avant de consigner par écrit cette histoire, je l'ai filmée, close et tragique [...]. Je suis peut-être le témoin d'un meurtre. Je détiens des images. (Ferney, 2016 :12). Il exhibe ainsi un récit, épopée d'un homme convaincu » (Ferney, 2016 :13). Alice Ferney nous pousse à repenser notre usage et notre perception du monde naturel en posant les bonnes questions. *Le Règne du vivant* lève le voile sur certaines pratiques prédatrices nettement abusives et questionne le devenir de la terre que nous léguons à nos enfants. Il se focalise évidemment sur la chasse à la baleine, sur le cynisme des humains et sur les raisons pour lesquelles cette chasse reste une activité prospère en dépit de son interdiction sur la quasi-totalité du globe.

C'est le réalisme de l'intrigue qui frappe notre imaginaire et le style très imagé avec ses nombreuses figures de style métaphoriques, allégoriques, anthropomorphiques, ..., qui captent notre intérêt dès l'amorce du récit. Les protagonistes sont captivants, crédibles, portent des valeurs humaines, sociales et véhiculent des messages pour l'humanité dans sa relation avec la nature. Ils manifestent une admiration inouïe pour la beauté de l'océan et les animaux marins. Angela Biancofiore énonce que l'essai de Matthieu Ricard, *Plaidoyer pour les animaux* (2014), évoque toutes les souffrances et toutes les violences infligées aux animaux ainsi que les méthodes d'exploitation jugées inhumaines vis-à-vis du règne du vivant et l'univers du non-humain. D'où l'intérêt de véhiculer une prise de conscience pour contourner cette atrocité et ce préjudice :

Dans une perspective qui révolutionne totalement notre manière de concevoir les rapports entre l'humain et le non-humain, l'essai de Matthieu Ricard, Plaidoyer pour les animaux (2014), nous aide à prendre conscience de l'immense souffrance animale engendrée par les formes d'exploitation aveugle du vivant. (Biancofiore, 2015).

Améliorer et sauver la vie des humains sur Terre en préservant le règne du vivant sous toutes ses formes, tel est le message fort et sans équivoque qu'Alice Ferney émet. On peut dire que ce message est tout bonnement confirmé par les propos du narrateur ou des personnages, et par les événements. La romancière, par sa force d'écriture et sa profonde réflexion, nous incite à repenser la place des cétacés dans le règne du vivant. Elle célèbre la beauté souveraine du monde marin et rend hommage aux militants écologistes qui s'opposent au cynisme humain en dénonçant

tous les crimes perpétrés à l'encontre des êtres vivants. Les actions menées par les militants écologistes dérangent le camp des adversaires en créant la polémique et en défrayant la chronique. La voix/voie de Magnus est claire et percutante. Pour lui *Le déni est une spécialité humaine*. (Ferney, 2016 :163). Il ne manque aucune occasion pour se défendre contre les accusations proférées à l'encontre de son association et estime que les méthodes utilisées respectent les lois et l'intégrité physique des hommes. Son seul souci est d'éveiller les consciences et de porter secours aux animaux en détresse ou menacés de disparition :

On dit que nos méthodes sont violentes, c'est un mensonge. Ne blesser personne, ne pas enfreindre la loi, on me reproche de n'avoir aucune limite mais je respecte ces deux-là. [...]. Je ne suis ni un pirate, ni un fanatique, ni un terroriste. Je ne casse que du matériel. L'agression physique ne fait pas partie de mon programme. [...]. Je n'ai jamais fait du mal à une mouche. Je pratique le végétalisme ! Je ne menace personne de mort. Ce n'est pas le cas de ceux que je dérange ! Ma colère est légitime, je l'exprime pour éveiller les consciences. (Ferney, 2016 : 36).

Alice Ferney dresse le portrait d'un personnage qui milite pour la protection des animaux marins. Ce personnage charismatique s'oppose activement à la pêche excessive et illégale et traque les braconniers qui pêchent massivement les espèces en danger d'extinction : *déterminé, enragé même - puisqu'il y avait de quoi l'être -, autocrate puisque la fonction le réclamait, résolument inaccessible aux compromis et corruptions, à l'intérêt personnel sous toutes ses formes*. (Ferney, 2016 : 29). Magnus Wallace et son équipe n'ont qu'un seul objectif, c'est de poursuivre *les chasseurs pirates, les tueurs, ces bandits qui rejetaient vivants les requins mutilés, les tortues asphyxiées par les filets, les oiseaux aux ailes brisées*. (Ferney, 2016 :13). Ce personnage central du récit, défie tous les obstacles et les lois internationales avec une poignée de militants pour harceler les pêcheurs et les bouchers des grands animaux marins qui les harponnent pour couper leurs précieux ailerons, en les rejetant par la suite à la mer, encore vivants. Les braconniers déploient pour cette activité de gigantesques bateaux-usines pour tuer ces sensibles cétacés. Une sordide hécatombe le pousse à se poser des questions sur ce carnage qui tiraille son esprit *Est-il imputable à la seule pauvreté ? Ou à l'avidité ? A l'inconscience ? A la bêtise ? A l'extension hégémonique de l'économie des hommes ?* (Ferney, 2016 : 77).

Ce personnage a une conception particulière de la justice qui défie les accords et les règlements internationaux. Son statut de rebelle et de défenseur des animaux marins lui donne cette énergie inouïe pour dresser des images effrayantes et alarmantes des baleines et des requins, massacrés, attaqués, dépecés, découpés et

vendus en petits morceaux. Cette véritable industrie protégée est ainsi considérée des plus florissantes et des plus lucratives. Selon lui, le monde marin est un espace hors la loi où toutes les aberrations sont permises : pillage, corruption, mensonge, ...

Magnus Wallace évoque l'existence de deux mondes, celui de l'air et de la terre et celui de la mer. Dans le premier, nos lois régissent certains de nos rapports aux autres êtres vivants en interdisant certaines pratiques destructrices notamment l'abattage non surveillé, la chasse illégale et la corruption. En revanche, en mer c'est l'anarchie totale en l'absence de règles et de lois effectives qui contribuent à la préservation de la biodiversité marine contre l'anéantissement et le saccage et contre les agissements irresponsables :

En mer, nos règles et nos traités restent du papier sans force et l'on croirait que nous nous en moquons. Des bateaux de tout pavillon partent pêcher n'importe où dans le monde, intéressés par le profit et se croyant tout permis. [...] La corruption et le mensonge règnent. Les eaux internationales sont un espace hors la loi. Je me charge de protéger cet espace. (Ferney, 2016 : 33).

Magnus Wallace se concentre sur la lutte concrète en dénonçant la passivité de la société mercantile. C'est la raison pour laquelle, il a fondé son association : *J'ai fondé Gaïa dans le but précis de passer à l'action radicale, menaçante si nécessaire, en un mot efficace. (Ferney, 2016 : 36).* Il se bat au quotidien *pour une cause qui nous dépasse (Ferney, 2016 : 37)* en mettant en jeu sa liberté et sa vie : *Je me bats pour les enfants des enfants de mes enfants. Si les océans meurent, ils mourront tous ! (Ferney, 2016 : 37).*

Le narrateur, Gérald Asmussen, est fasciné par cet homme et son action. Il a choisi de s'engager pour la prochaine campagne antarctique à bord de l'*Arrowhead*, avec d'autres activistes de «Gaïa» pour retracer et filmer son action et toutes les scènes obscènes du carnage des animaux marins. Ces activistes viennent de tous les pays du monde pour rejoindre le mouvement Gaïa en renonçant pour certains à leurs carrières professionnelles confortables. Il sait que *Les médias sont les nouvelles armes (Ferney, 2016 :124)*. C'est à travers ces médias que *les crimes des pilleurs sont montrés. (Ferney, 2016 : 124).*

Gérald Asmussen exhibe les images que sa caméra capte. Des images de bouleversement et de pillage. Des images de monstruosité et de carnage, *Les contre-points lyriques permettent ainsi au-delà d'une esthétique naïve de chercher une éthique du regard, accusatrice et cathartique, mais avant tout humaniste. (Chevalier, 2014 : 134)* Il filme les conférences, les interventions de Wallace, les campagnes dans la mer. Il filme les catastrophes et les absurdités des humains dans les eaux marines. Il filme et laisse émerger des descriptions aussi lyriques et prodigieuses avec un objectif précis de sa caméra :

C'est donc l'invisible que je filme ! Je révèle les crimes clandestins. Je soulève le drap de la pudeur politique. Elle protège les armées industrielles de nos guerres économiques et territoriales. (Ferney, 2016 : 124-125).

Le film met en scène deux réalités antinomiques : d'une part la grandeur et la beauté de la mer et d'autre part la cruauté et la barbarie des humains envers des créatures sensibles et inoffensives. Le film fait que la cruauté, la brutalité et la souffrance priment sur la beauté et la magnanimité. Les images de violence se manifestent et se succèdent au travers du prisme de la caméra du narrateur. Cette caméra qui permet d'offrir une « objectivité » par le biais de la construction de nouvelles images susceptibles de changer notre perception du monde :

Mais le film avait rangé la beauté pour en venir à la cruauté. Une furie de capturer, de tuer, d'engranger, habitait les hommes. On devait la révéler. On pouvait rendre les gens malades devant la mise à mort de cette grosse bête inoffensive. Il suffisait de montrer comment elle crie, saigne, s'asphyxie, met si longtemps à mourir. (Ferney, 2016 : 143).

La force de l'image est accablante. L'auteure y puise pour donner une puissance à son écriture et assure que « ce livre est presque une mise en mots d'images que nous avons vues, comme la découpe des ailerons de requins. [...]. Je voulais voir si, par les mots, je pouvais retrouver la force des images. Évidemment, ce personnage du caméraman m'a aidée dans cette voie » (Ferney, 2014). Pour la première fois, la romancière écrit à la première personne (je). Elle révèle que *c'est le seul mode narratif* (Ferney, 2014) qu'elle n'avait jamais employé. Elle trouve que *le " je " qui parle d'un " il " est vraiment une bonne construction romanesque.* (Ferney, 2014). La romancière voulait que *le " je " soit un témoin qui raconte* (Ferney, 2014), parce qu'elle est *un peu ce témoin qui raconte.* (Ferney, 2014). Ce choix narratif permet de générer une plus grande sensibilité pour le lecteur à travers des images ahurissantes et des descriptions qui coupent le souffle. En fait, ces images jouent sur l'émotion pour porter la réflexion sur l'avenir de la biodiversité de l'écosystème marin et sur la vie en général. L'auteure cherche à véhiculer sur un ton dénonciateur des messages qui pourraient engendrer un effet cathartique. Pour Magnus Wallace la préservation de la biodiversité marine est une nécessité qui a grandi avec lui :

Je suis le fondateur d'une organisation pour la préservation de la vie marine, [...]. Je me bats pour les mers sur toutes les mers. Je suis devenu activiste à l'âge de huit ans. J'ai grandi avec l'idée que l'on ne reste pas les bras ballants quand un être vivant en tue un autre sans nécessité. Même si cet autre est une bête (Ferney, 2016 : 32).

Le règne du vivant est-il un roman engagé ? L'auteure affirme ce penchant même si elle nie sa transformation en militante écologiste : *Je rends hommage à des militants controversés et je leur donne raison. On reproche aux "éco-terroristes" d'être dangereux, mais ce sont souvent eux qui sont assassinés. À travers ce livre, je m'engage à leurs côtés.* (Ferney, 2014).

L'auteure transcrit la force de l'engagement de tous ces militants écologistes en leur concédant la parole en style direct *sans qu'elle soit restituée par le narrateur.* (Ferney, 2014) Elle dépeint avec émotion et sensibilité inouïe cette tuerie et ce carnage qui s'opèrent dans les océans. Son invention et son imaginaire sont déployés dans une langue embrasée par moments et sereine par d'autres moments suivant les séquences qui composent le récit. Les phrases jaillissent en cascade en envahissant la narration. C'est avec une richesse lyrique et un discours qui vante la nature et sa beauté que l'auteure arrose son écriture par des moments de création et d'échange dont l'imagination tient à des expériences intérieures et fantasmatiques : « Quand j'écris, je vis une expérience intérieure, je rentre dans un fantasme où la réalité me gênerait presque ». (Ferney, 2014).

Elle parle à nos émotions pour nous sensibiliser sur la préservation du monde marin en lançant un appel vibrant aux pouvoirs politiques dans le monde pour qu'ils assument leur responsabilité en vue de contrer et empêcher que les océans meurent. L'éthique pour notre planète est une question qui concerne toutes les générations actuelles et futures. Agissons maintenant pour léguer à nos enfants des richesses à préserver, c'est la devise que Magnus Wallace essaye de divulguer :

L'inattention écologique, les tueries, l'abus de consommation, étaient des crimes contre l'avenir : il ne le chuchotait pas dans les salons, il le clamait haut et fort à toutes les tribunes. La Terre appartient aussi à nos successeurs, ce que nous leur laisserons doit nous préoccuper, disait-il. Plus qu'à une pose ; cela ressemblait à de la sagacité : l'éthique pour la planète était intergénérationnelle, si nous n'agissons pas maintenant, nos enfants n'auraient plus rien à sauver. L'avenir, si on le met au présent, s'appelle la préservation. Magnus voulait faire pour la jeunesse actuelle ce qui n'avait pas fait pour lui au temps des bisons. (Ferney, 2016 : 27).

Angela Biancofiore évoque l'importance de la littérature et des arts dans la promotion et l'essor de la conscience écologique collective en édifiant un autre regard sur la nature et ses composantes biotiques et abiotiques :

Les artistes, les écrivains et les cinéastes contribuent largement à une évolution de la conscience collective : à travers le roman, le film, la peinture et les arts visuels, ils arrivent à faire pénétrer dans le sens commun un autre regard sur la nature et sur le non humain (Biancofiore, 2015).

Stéphanie Posthumus affirme quant à elle que la littérature a son rôle à jouer dans la crise écologique en explorant le rapport entre l'homme et le monde et en agissant sur le lecteur à travers une pluralité du langage :

La force de la littérature se trouve justement dans sa capacité d'explorer d'autres mondes possibles, de juxtaposer plusieurs rapports différents entre l'homme et le monde, de bouleverser le lecteur sans lui donner de réponse, de jouer des ressorts de l'ambiguïté et de l'ironie pour affronter la complexité du monde. Alors que la science et la technologie ont recours au langage sur un mode instrumental, l'entendant essentiellement comme moyen de transmission, la littérature puise dans la pluralité du langage, en écho avec la multiplicité des expériences du monde. À ce titre, la littérature a son rôle à jouer dans le débat sur les problèmes environnementaux, faisant entendre cette voix/voie qui lui est propre, non pas pour convertir le lecteur à telle ou telle politique écologique mais pour l'émouvoir de sorte qu'il s'interroge sur sa propre place dans le monde et sur l'avenir de la planète (Posthumus, 2012 : 15-16).

Nathalie Blanc affirme que dans le contexte actuel marqué par la dégradation effrénée des écosystèmes et les inquiétudes à propos de la crise environnementale, il est primordial de développer une réflexion éthique et esthétique de l'environnement où l'art occupe une place essentielle, d'une part pour promouvoir cette réflexion et d'autre part pour assurer une dynamique de la perception et de la représentation :

S'il est vrai que le sens de l'environnement est plus complet quand ses dimensions esthétiques sont prises en considération, l'art en ce qu'il constitue soi-disant l'avant-garde pour l'avenir de la perception et de la représentation, peut contribuer à la réflexion : l'environnement est un art, un art éminemment social, l'art collectif, l'art du milieu de vie (Blanc, 2008).

Alice Ferney dépeint avec émotion cette boucherie et cette tuerie des animaux marins. Son texte tente susciter des émotions et des sentiments chez le lecteur, en mettant toute l'affectivité engendrée par des images émouvantes du côté de ce lecteur. La représentation de la souffrance et de la maltraitance envers les animaux est appréhendée dans son contexte écologique propre de différentes manières et à travers différents discours : artistiques, scientifiques, philosophiques, pédagogiques, religieux, juridiques... en interrogeant la place, le rôle et le statut de l'animal. Karine Chevalier explicite cette réalité en énonçant que :

Au-delà des débats théoriques cherchant à justifier un possible ressenti des animaux à l'aide d'un système philosophique ou religieux, la souffrance animale constitue un postulat à partir duquel toute une partie de l'humanité se réveille

à la suite de plusieurs révolutions : industrielle, psychanalytique, féministe, postcoloniale. La représentation de cette souffrance, et bien plus largement de la figure animale, s'appréhende à travers différents discours (artistique, scientifique, juridique...) qui ont chacun un mode de fonctionnement et public spécifiques (Chevalier, 2014 : 121).

Alice Ferney imagine cette scène de tuerie et de braconnage dans une langue vibrante et porteuse d'un message pour l'humanité. Elle érige un discours écologique riche en images lyriques et sensibles pour contourner les absurdités humaines. Un discours qui résonne sur tous les horizons : les animaux sensibles ont des droits :

Les hommes doivent se montrer dignes des bêtes. Tous les animaux sauvages ont des droits. On ne tue pas un être sensible comme on briserait un objet. Il existe parmi les hommes des barbares qui aiment verser le sang, des brutes qui assouvissent sur les bêtes un besoin de tuer. On ne peut plus l'autoriser. De tels actes relèvent du crime. (Ferney, 2016 : 123).

Conclusion

Les écosystèmes sont aujourd'hui soumis à des pressions anthropiques considérables qui mettent la diversité biologique en danger. *Le Règne du vivant* d'Alice Ferney explore notamment l'écosystème marin en véhiculant des images séduisantes d'une nature nourricière et salvatrice, mais il évoque aussi cette exploitation abusive et démesurée qui engendre un risque de disparition des animaux de ce milieu naturel à cause de la pêche illicite et du braconnage. À travers ce livre, l'auteure rend hommage à Paul Watson et aux militants écologistes qui traquent les trafiquants et les braconniers. Pour elle, « Il faut que l'écologie devienne quelque chose dont on mesure le coût et qu'on fasse payer ceux qui s'autorisent tout » (Ferney, 2014).

Elle prône ainsi la prudence, la solidarité et la prise de conscience pour conserver et préserver la nature pour les générations actuelles et futures. Notre responsabilité réside dans nos manières d'agir efficacement et activement pour célébrer la vie sous toutes ses formes. L'auteure s'engage à côté de ces militants critiqués vivement par leurs adversaires et opposants en les qualifiant d'écoterroristes. Elle s'engage pour la communauté biologique qui subit toutes les adversités par l'inconscience et l'indifférence de l'homme.

La coexistence entre l'homme et la nature donne une vision globale sur l'ensemble des activités humaines et assure une relation incontestable dans la littérature. Une connaissance d'ordre poétique et désintéressé procure cette perception

émotionnelle devant la beauté de la nature. La littérature est amenée ainsi à jouer un rôle déterminant en repensant notre relation à la nature et en réagissant par un nouveau regard sur la crise environnementale. L'imaginaire écologique émerge comme un système poético-politique pour explorer le monde naturel et l'impact des activités anthropiques sur les communautés biologiques. C'est un imaginaire capable d'établir un nouveau rapport entre l'homme et son environnement.

Bibliographie

Afeissa, H-S. 2014. *La fin du monde et de l'humanité : Essai de généalogie du discours écologique*. Paris : PUF.

Biancofiore, A. 2011. « Les mondes méditerranéens : vers une écologie de la création ». *Notos*, (1). [En ligne] : <https://notos.numerev.com/articles/revue-1/186-les-mondes-mediterraneens-vers-une-ecologie-de-la-creation> [consulté le 22 janvier 2021].

Biancofiore, A. 2015. « Ethique de la terre et appropriation du vivant ». *Notos*, (3). [En ligne] : <https://notos.numerev.com/articles/revue-3/274-ethique-de-la-terre-et-appropriation-du-vivant> [consulté le 24 janvier 2021].

Blanc, N. 2008. « Éthique et esthétique de l'environnement ». [En ligne] : <https://www.espacestemp.net/articles/Ethique-et-esthetique-de-environnement/> [consulté le 14 février 2021].

Chevalier, K. 2014. Souffrance animale et angoisse cinématographique : réflexions sur l'éthique et l'esthétique du *Sang des bêtes* de Georges Franju. In : *Souffrances animales et traditions humaines. Rompre le silence*. Dijon : Éditions Universitaires de Dijon.

Ferney, A. 2014 « Je rends hommage aux 'éco-terroristes' ! ». Propos recueillis par Chloé Thibaud. *Bibliobs*. [En ligne] : <https://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20141119.OBS5507/je-rends-hommage-aux-eco-terroristes.html> [consulté le 10 février 2021].

Ferney, A. 2016 [2014]. *Le Règne du vivant*. Actes Sud. Coll. « Babel ».

Guérin, P., Romanens, M. 2015. « La relation Homme/Nature ». [En ligne] : <http://eco-psychologie.com/la-relation-homme-nature/> [consulté le 19 février 2021].

Larrère, C. 1997. *Les philosophies de l'environnement*. Paris : PUF.

Larrère, C. 2010. « Les éthiques environnementales ». *Natures Sciences Sociétés*, vol. 18, n° 4, p. 405-413. [En ligne] : <https://www.cairn.info/revue-natures-sciences-societes-2010-4-page-405.htm> [consulté le 20 février 2021].

Posthumus, S. 2012. « Penser l'imagination environnementale française sous le signe de la différence ». *Raison publique*, n° 2, p. 15-31. [En ligne] : <https://www.cairn.info/revue-raison-publique1-2012-2-page-15.htm> [consulté le 24 février 2021].

Romestaing, A., Schoentjes, P., Simon, A. 2015. « Essor d'une conscience littéraire de l'environnement ». *Revue critique de fiction française contemporaine*, n° 11, p. 1-5. [En ligne] : <http://www.revue-critique-de-fiction-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/fx11.01/997> [consulté le 13 février 2021].

Yang, T. 2007. *Vers une Éthique mondiale Égalitaire de l'environnement*. In : *Éthiques de l'environnement et politique internationale*. Paris : UNESCO. Collection « Éthiques ». [En ligne] : <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000218030> [consulté le 17 février 2021].